

20 mai 2017

Dieu sait ce que mon cerveau a vécu pendant la nuit. Je me suis levé avec une terrible gueule de bois du système émotionnel. Je me sens comme un cachalot échoué sur une plage. Toute cette souffrance que le monde transpire me colle à la peau, me fout la nausée. J'ai besoin de solitude, de silence des infos, même les plus quotidiennes. Je suis assoiffé de rien.

Pourtant, j'ai l'habitude rassurante du thé au réveil. Non seulement parce que sa douce stimulation me sort efficacement des torpeurs matinales, mais aussi parce que le soin exigé par sa préparation commence à retisser un réseau de neurones un peu éraillé par les cauchemars.

J'ai le choix du style de ma résurrection : de la caresse furtive à la bourrade amicale en passant par les massages sensuels.

Mon état du jour exige douceur non invasive, attentions précautionneuses et, malgré tout, progressive remise en selle. Il faut bien vivre. J'ai choisi un Yunnan d'or. Un vieil ami dont je connais les moindres ruses. Il m'a donné, comme d'habitude ses encouragements avec

tact et discrétion sans que j'aie le moins du monde à m'investir, avec une élégance qui est rarement l'apanage des thés rouges.

Le soleil a écarté la lourde tenture des nuages. Mon fauteuil est à côté de la fenêtre. Mon regard suit les ondulations des hautes herbes semées d'ancolies. Je suis prêt pour encore plus de douceur. Une envie de sucré dans le rien.

En imagination, le parfum vanillé du Sangri La du Népal me monte aux narines, me tente, me titille assez pour me faire lever, préparer une autre théière. Laisser tiédir. Ni trop ni trop peu. Trop chaud, ce thé blanc est constipé, il se retient. Trop froid il se légumise. Il faut saisir le moment où il se déguise en parterre et ... s'imprégner.

Après... ben la journée est finie. Ce qui va se dérouler ensuite ne sera plus du même ordre. Nous allons retourner en sauvagerie.

21 mai 2017

C'est l'aube. Ce matin le temps est clair, mes idées aussi. Un peu diaphanes même. Il fait frais. Pas froid, mais frais. Tous mes thés

rouges me semblent bien épais pour cette transparence des choses. Ils vont, je le crains, m'empêcher le palais, l'empêcher de s'envoler en même temps que mon regard qui, à la cime des arbres, guette l'apparition du soleil. Je bâille et m'étire devant l'armoire à thé. Ce n'est pas un irrespect, plutôt le signe que j'en attends détente et mise en route toute en aisance. J'ai bien envie de rééditer une valse atypique avec du Jin Tsu Mao Jian. Un thé vert dont je n'appréciais guère la propension à l'amertume jusqu'à ce qu'un jour, un réveil incomplet me fasse me prendre les pieds dans l'échelle des températures, le traiter comme un thé blanc et prolonger son infusion au-delà de ce que requièrent ses pareils. Puis, toujours par négligence, je l'avais laissé tiédir et j'avais obtenu, à ma grande surprise, une liqueur subtilement parfumée, florale, discrète, aérienne. Parfaite pour se marier, ce matin, avec mon humeur.

Quand le disque solaire a commencé à déborder les épicéas, je suis sorti, le zhong à la main, pour le saluer. Et, par petites lampées, je me suis laissé pénétrer par les parfums distincts mais assortis du thé, de la

terre encore humide de sa nuit, et de l'éveil  
des fleurs du jardin.

Puis j'ai porté un toast à Phoebus.

22 mai 2017

Pas d'extase ce matin. Un lever lourd et  
réaliste de vieille carcasse étonnée et  
heureuse d'être encore là.

Je vais vers la rudesse sans brutalité, le  
réalisme des thés indiens. J'ai choisi un  
Assam parce que c'est le moins voyant de la  
bande. Ça va à mon humeur neutre, vide,  
toute en disponibilité devant la surprise de ce  
jour-ci, de cette vie entière entre les deux  
morts du sommeil.

Je ne me souviens plus bien de la vie  
antérieure d'hier. Et je ne suis pas sûr de  
croire à la prochaine.

La pointe d'acidité du thé me titille. Il est  
temps de se mettre en route et de voir ce qui  
va se passer.

Dix heures. Le meilleur du jour s'est fait  
grignoter et il ne s'est rien passé. Donc rien  
passé de triste non plus. Je m'en vais  
néanmoins remplir le vide avec au moins une

sensation bien évidente, celle du Lung Ching. Le beaujolais des thés vert. Savoureux et banal avec son goût prononcé qui évoque la châtaigne. Fin sans être subtil. Du plaisir sans se prendre les neurones. C'est un jour à vivre, pas un jour à penser.

Le vitrail du feuillage traversé de soleil est une cathédrale. Ne pas oublier qu'il s'y joue le jeu permanent de la vie : tuer pour vivre. Ce n'est ni gai ni triste. Cela est, simplement.

23 mai 2017

Il faut, dès qu'on le peut, déroger à ses habitudes. C'est une recette de bonne santé mentale. Je me suis donc dérouillé au thé vert, ce matin. Un cru très «classe moyenne». Un Mao feng. Le confort ordinaire. Ni aristocrate, ni sans-culotte. Ça m'aide à aborder avec calme la journée agaçante qui m'attend, à ne pas être déjà, par anticipation, dans les démarches qui m'attendent de pied ferme.

On a bien tort d'anticiper et de redouter. Quoi qu'il arrive, tout est, à un certain moment, dissout dans le gouffre du passé.

Inéluctablement. Même les emmerdements. Je suis maintenant dans la forêt avec mon ami poilu aux longs crocs et tout à coup l'odeur des épicéas mue, sans doute sous l'effet de la chaleur et du soleil. Par bouffées, ça sent voluptueusement le trône. C'est comme si je plongeais dans une théière de Ti Kuan Yin . Et je me dis que les voluptés du nez valent parfois bien celles du sexe. En bien plus doux, en bien plus moelleux.

24 mai 2017

Une vraie nuit de merde. Des réveils impromptus et impératifs et des interludes de sommeil comme contrôlés, comme obligatoires.

Mais curieusement, une forme étonnante au réveil. Pour une fois, le thé va perdre sa fonction terre à terre de réveille cerveau. Je peux me payer le luxe de le choisir d'emblée par pur plaisir. Je ne le veux pas trop féminin. Ça ne serait pas en harmonie avec le dynamisme de cette matinée.

Je me balance d'un pied sur l'autre devant mon armoire à thés, devant l'alignement de ces boîtes métalliques joliment peintes,

répétant sur deux rangs le même paysage faussement chinois.

Lire l'une après l'autre les étiquettes...

Il y a bien celui-là que j'ai rangé dans le coin droit parce que je l'utilise peu. Parce que je veux lui garder un caractère exceptionnel. Le Tai Ping Hou kui. C'est un thé à double plaisir. Visuel et gustatif. J'adore le préparer dans un récipient transparent, un haut verre étroit qui met en valeur le bouquet vertical des feuilles vertes allongées comme des algues dans un petit aquarium. J'adore aussi qu'il emplisse le palais avec cette première sensation de légume cru. Entre vigueur et détente.

Ce n'est pas, normalement, un thé du matin. Le soin à apporter à la disposition des feuilles dans leur écrin de cristal est tel qu'il est incompatible avec les écharpes vaseuses des résidus du sommeil. Mais aujourd'hui ...

Voilà ! Je le regarde. J'aime bien le laisser tiédir, comme beaucoup de ses cousins, pour qu'il libère vraiment tous ses effluves. Mais pas trop non plus. Ça le gâcherait d'amertume.

Je n'irai que plus tard, en début d'après-midi, vers un thé plus caressant. Un Paï Mu Tan

par exemple, pour me rappeler les pivoines du jardin. Elles sont déjà sensuellement fripées, outrageusement offertes et colorées. Voyantes comme de vieilles putes. Mais leur parfum baigne jusqu'à ma véranda. Les effluves de mon zhong s'y mêleront. Ce sera le mariage du dehors et du dedans.

25 mai 2017

Le matin, c'est le matin. C'est éternellement un début. C'est pour ça que je me suis soigneusement infusé un thé de naissance. Aussi organique et appétissant au premier abord qu'un placenta. Un pu'er pas trop fermenté. Il demande un petit effort pour surmonter son attaque. Mais il goûte encore la terre et déjà le parfum du vivant. Rien à voir heureusement avec les galettes compressées à la fermentation millésimée que s'arrachent les snobs en dépit de leur goût prononcé de terre moisie et que je me plais à surnommer "le thé des cimetières" !

Je n'ai pas le temps de lui prêter beaucoup d'attention. On me fait un appel au secours via ce communicateur invasif qu'est le



smartphone. Il y a des gens pour qui la nuit n'est pas une petite mort bienvenue mais une longue torture. Les écouter est une priorité. Que faire d'autre quand aucune aide concrète n'est possible et que les conseils sont surtout utiles à celui qui les prodigue ?

Quand je raccroche. Le pu'er est froid. Et le voilà qui se découvre des vertus rafraîchissantes.

Un bonheur.

Le thé, par ses infinies variations, par ses multiples surprises, enseigne la vertu de survie la plus précieuse de toutes : l'adaptation. Je dirais même l'opportunisme. Il est rare que, quels que soient ses caprices, il n'apporte pas un plaisir... le plus souvent différent de celui qu'on attendait. On ne programme pas le thé. En dépit des apparences dues aux rituels de la préparation, il est un anti-routine, un vaccin contre l'ennui. J'espère qu'il continuera longtemps à défier tout algorithme. J'y crois. Les sautes d'humeur de mon palais ne sont pas (encore?) bonnes à mettre en équations.

Un midi ensoleillé. Je parlais ce matin de

surprise. Je m'en suis gardé une dans sa boîte en fer blanc depuis un bon moment. Tout à coup je décide, va savoir pourquoi, que c'est maintenant. J'ouvre la boîte, je hume. Je n'en ai pas beaucoup. J'infuse une petite quantité à un prudent 75°. C'est un test. Quatre minutes.

Puis je couve des yeux sa liqueur couleur laiton. Je tâte du bout de la langue. Un puissant arôme végétal. Sans nuances. Je ne me laisse pas décevoir, j'y reviens. La sensation suivante s'affine. Un peu d'acidité résiduelle après une douceur qui évoque la pivoine. Décidément elle me poursuit, celle-là !

Il est vrai que je l'ai qu'à peine tripoté et que j'ai essayé de le fabriquer avec la même méthode simple qu'un Paï Mu Tan.

Et puis... C'est mon thé bordel ! De mon camellia sinensis sinensis à moi ! Celui que je soigne et dorlote depuis près de deux ans. Le seul survivant de quatre. Un long apprentissage pour moi que leur élevage ! Avec ses bourdes aux lourdes conséquences ! Et il reste tant de progrès à faire aussi au niveau de cette fabrication ! Mon coup d'essai n'est pas raté mais ... Peut vraiment mieux

faire.

Goethe disait : "le but c'est le chemin".

C'est ça aussi, le plaisir du thé.

26 mai 2017

Il y a des jours affairés dès l'oeil ouvert. Bon gré mal gré. Des démarrages à froid mais directement sur les chapeaux de roues. Des matins qui rappellent que la sérénité n'est jamais acquise, que les emmerdements sont en embuscade, aux aguets de la moindre opportunité. Souvent, et ce sont les plus vicieux, ils se présentent sous les traits de petites contrariétés somme toute anodines mais crispantes et répétitives. Les grosses, celles qui demandent un investissement de tout l'être, pour douloureuses qu'elles soient, sont souvent moins stressantes.

Bref. Je n'ai même pas eu le temps de penser au thé, c'est la décharge d'adrénaline qui a remplacé la théine.

Voilà !

C'est réglé... jusqu'à la prochaine !

Je me suis assis pour souffler et mon regard dérive. Il est accroché par le petit nouveau, bien planqué derrière le rideau qui l'abrite des

excès du soleil à travers la vitre.  
J'allais oublier de noter qu'on me l'a offert hier.  
Un cadeau de vie. Un bébé arbre. Un autre  
défi à relever. Une vie à préserver.  
Pas d'angélisme, mes soins seront intéressés.  
Je suis un primate... un pillard... un parasite  
du vivant... c'est génétique !  
N'empêche, il est bien attendrissant, avec ses  
graines germées affleurantes et déjà  
abondamment feuillues. C'est beau comme  
une fleur verte.  
Me voilà plus détendu. Serait-ce l'heure d'un  
Tamaryokusha ? J'ai une faiblesse pour sa  
légèreté, pour son air de brise chargée du  
parfum des fleurs d'un jardin de curé.  
À cette heure-ci le thé est superbement  
inutile.  
Même plus une récompense pour l'effort du  
matin.  
Seul compte le plaisir...  
Allons ! Je suis bien un primate ! Mais, tout de  
même, un primate "supérieur" !

27 mai 2017

Mon premier geste ce matin a été d'aller le  
voir, de lui souhaiter une bonne journée à lui

et à son grand frère et de les brumiser tous les deux. Les théiers vivants d'abord. Ensuite seulement je suis allé m'occuper d'un théier mort dans sa boîte de métal. Une momie au parfum exotique . Un Bon Sencha. Histoire de me rappeler les petits matins de Yokohama et mes lointaines aventures sur cette planète étrange où l'occidental est sans cesse pris à contre-pied. Mais il ne me déstabilise pas, au contraire. Il est soyeux, rond, avec une fine pointe d'acidité et cet indéfinissable « goût umami » qui est comme la marque de fabrique du soleil levant. Une pensée fugitive pour Fukushima. Je crois me rappeler que le Sencha est cultivé bien loin de là mais ... tout de même... les nuages, les pluies, les eaux souterraines...

Je me dis que dans le monde où nous vivons, tout ce qui est encore possible, c'est de varier ses poisons et puis ... je n'arrive pas à imaginer que mon Sencha, doux souple et à griffes rétractiles comme un félin, soit un poison. Il se corse un peu en tiédissant. Je vais l'achever avant que cela ne le gâche.

L'après-midi est caniculaire. Tropicale même. J'ai essayé une infusion à froid de blanc

d'Anji. Étonnante, déconcertante, longue en bouche mais sans finesse d'arôme.

Rafraîchissant. Après tout. Je n'en demandais pas plus...

Ou est-ce un nuage passager de mauvaise humeur sans motif qui m'a fait l'accueillir avec cette indifférence?

28 mai 2017

Je vis dans un pays où les contrastes climatiques peuvent être brutaux. Ciel gris, pluie et grondements d'orage encore lointains et, contrairement aux moeurs locales, pas de vraie chute de la température. Un peu comme à la saison des pluies, là-bas en Assam.

J'agite des souvenirs lointains de chaleur étouffante et poisseuse. J'ai donc préparé un thé de là-bas par mimétisme avec mes réminiscences. Je baigne dans mon jus embrumé de la nuit. Je ne sais pas si j'ai seulement envie de m'habiller.

Juste bâiller. Le chien m'imité.

Il faudra bien que je m'extraie de cette glu. Peut-être que l'incongruité d'un thé jaune ? Un Meng Ding Huan Ya ?

Son goût de papier vieilli, en déconcertant

mes papilles et mon nez, va me sortir de mon cocon feutré.

Bingo ! Le palais tout surpris secoue mes neurones. Je décolle. Ce dimanche commence.

Une seconde infusion tardive et tiédie pour l'après midi. Une acidité rafraîchissante par trente degrés à l'ombre.

Je ne pense pas. Pas plus que le matin. Ma cervelle est une gelée de framboises qui cuit doucement au soleil. Les oiseaux, eux chantent quand même. Ça fait en quelque sorte pétiller mon thé.

Souvenir de voyage encore.

Un petit village agricole dans le district de Jiangmen. Il y a bien longtemps. Mais la même chaleur, la même délicieuse oisiveté, un fauteuil d'osier, une tonnelle avec quelque chose comme une glycine et un thé. Sans doute pas répertorié mais en parfaite harmonie avec l'odeur des tâches humaines qui montent du village, la douceur du velours végétal des rizières.

La nostalgie est toujours ce qu'elle était.

Pour l'instant, le thé jaune, toujours lui, refroidit dans ma tasse et, ce faisant,

accentue ses notes de noix. Il a été élevé bien loin de là, dans le Sichuan. Un autre monde ! Mille quatre cent kilomètres plus au Nord et cinq cent mètres plus haut !

L'occasion de rêvasser un peu à l'immutabilité, au point fixe qui regarde défiler l'espace et le temps. Tout bouge. Mais pas au même rythme , on se croise, on se dépasse, on a à peine le temps de jouir de la rencontre.

.Dans la moiteur de l'après-midi, philosopher m'épuise.

Je m'en vais revenir à mon thé.

Mais ... Vais-je vider mon zhong ou le faire durer ?

Retarder l'échéance pourtant inéluctable de l'après ? À quoi bon ?

Voilà que je pense à la mort ! ... À quoi bon ?  
Incorrigible !

29 mai 2017

La nuit fut exceptionnellement chaude.  
J'ouvre l'oeil avec l'impression de sortir d'une autre dimension où les rêves m'ont fait vivre dans un autre monde aux règles un peu



irrationnelles. Il a dû s'y passer des trucs agréables. Mon humeur est d'emblée couleur de jardin fleuri.

Ça ne peut qu'appeler un Pi Luo Chun. Sans doute le plus recherché des thés chinois. Il vient, depuis les Ming, d'une plantation où les théiers alternent avec les fruitiers d'où son premier nom : « Xia Sha Ren Xiang » «parfum étourdissant». Puis sous les Qing, au XVIIIe, l'empereur Kangxi qui voulait faire le poète et laisser sa marque dans l'histoire le rebaptisa Pi Luo Chun, ou « Spirale de Jade du Printemps », Ce devait être dans l'air du temps. Je souris en repensant aux «commodités de la conversation» et autres «miroirs de l'âme» des précieuses françaises de cette même époque.

Je déguste. Je communie avec l'âme des mes ancolies. C'est un thé amoureux.

Et puis ...

Je vais devoir laisser là un moment le clavier. Voilà qu'arrive, comme chaque lundi, la «technicienne de surface» !

Tout à mon plaisir, je l'avais oubliée, cette fée de l'encaustique !

On est déjà l'après-midi. Pour cause de frotte-frotte, je suis exilé dans ma bibliothèque. D'habitude, le voisinage des livres m'inspire et m'exalte : tout ce savoir sur quelques mètres carrés ! Combien de mots ? Combien d'entre eux lus une fois seulement et pourtant si riches ? Ma bibliothèque est-elle un cimetière ? Je pense à l'amalgame infini de tout ce qui a été écrit et publié depuis que le livre existe. Je frémis à l'idée de l'inflation des publications dont internet permet aujourd'hui l'explosion.... ça donne le vertige. J'avais déjà ce malaise chez les libraires... comment choisir dans la masse ? Aujourd'hui c'est encore pire. Ça me tétanise. Ça m'inhibe. Je ne sais plus où donner des lunettes !

J'ai donc pris un bouquin au hasard, en fermant les yeux. Je l'ai posé à côté de mon thé de l'après-midi.

Et puis ...

Le téléphone !

Bla bla bla...

Je n'arrive pas à placer un mot.

Finalement, je raccroche.

Nom d'un camélia ! J'ai complètement oublié mon Dong Ding Jade Oolong ! Mon chouchou,

mon doudou !

Il a infusé pendant trois quarts d'heures ! Je le retrouve quasi froid et m'apprête à le jeter en essuyant une larme quand une petite voix me dit d'au moins y tremper les lèvres. Par respect, j'obtempère et... surprise... il est un peu raide mais encore très agréable et sans amertume !

J'ai toujours considéré ce thé si féminin comme ma maîtresse... attachante, belle, élégante, sensuelle... la voilà en plus fidèle ! Elle m'a attendu ! Pénélope vieillissante. J'en suis tout attendri.

30 mai 2017

Nuit d'orages. Rêve stimulant de sauveur et de redresseur de torts. Je me réveille un peu électrisé. Je vais prendre les choses à l'envers. Commencer par la douceur subtile et florale d'un Printemps sur le Lac. Je le peux puisque, exceptionnellement, je suis bien éveillé d'emblée et donc apte aux quelques manoeuvres délicates destinées à sublimer ce nectar. Je vérifie juste que mon palais ne soit pas empuanti des fermentations nocturnes. Il va m'apaiser, me rendre à ces matins

contemplatifs qui me sont devenus comme un culte rendu à la beauté des choses. Celle qui m'aide à en supporter la cruauté.

Le monde en effet est beau... mais il n'est pas bon.

Ce n'est donc qu'après, au moment symbolique d'enfiler un pantalon, que je quitte l'extase esthétique pour l'affrontement du réel et du grinçant quotidien.

Pour ce faire, il me faut autre chose dans mon zhong que du rêve.

Un robuste Ceylan plébéien aux épaules carrées, à l'acidité incisive par exemple !

Je monte au front ! La journée promet d'être rude. C'est-à-dire peut-être passionnante.

Elle est en tout cas fort active et me confronte entre autres avec ce monde de bagnoles surexcitées qui m'emmerde un peu plus chaque jour.

Pause !

Détente d'un moment avec les charmes un peu faciles mais si tendres d'un Milky Oolong

...

Et c'est reparti !

Heureusement que ce velours lacté est long

en bouche !

31 mai 2017

Ce matin, devant un Pu'er un peu grognon, je me dis que j'ai passé tout l'hiver à rêver des beaux jours et qu'il est injuste, que, fin mai, ils me maltraitent à ce point ! Je peste.

J'aurais mieux fait, en hiver, au lieu d'espérer l'été, de profiter du temps tel qu'il était à ce moment-là ! Le « ce sera mieux demain » est une longue non-vie qui s'écoule inexorablement. Et quand arrive le jour tant attendu, il est bien rare qu'il ne soit pas un simple changement de problèmes.

C'est le même mécanisme qui pousse les divorcés remariés à remplacer une épouse par une autre.

On n'échappe pas aux problèmes. La vie est problème. À commencer par la simple survie. Nous sommes tellement bien programmés pour ça que, quand l'ennui se pointe, pour le dissiper, nous jouons . Ce qui consiste toujours à tenter de résoudre des problèmes fictifs .

Jarnicoton ! Je cause. Je cause et mon Pu'er

est froid ! Ce n'est pas un drame côté goût mais, après la canicule, j'ai perdu l'habitude des matins frais et j'ai besoin de me réchauffer.

J'ai aussi besoin, aujourd'hui, de sensations fortes. Cela me porterait plutôt vers un Darjeeling, par exemple, mais... je ne me suis pas encore fourni en first flush cette année. Perplexe donc !

Je peux me rabattre sur moins puissant mais robuste tout de même. Un Lung Ching un peu corsé au-delà de l'habituel pourrait faire l'affaire.

Mais crac !

L'impermanence, disent les bouddhistes !

Une urgence vient déchirer mon matin et me catapulte sur la route, bon gré mal gré.

Au retour : changement d'humeur. De priorités aussi.

Je me concocte un rare, impérial et stupéfiant Yin Zhen. Le roi des thés chinois. Le thé des empereurs. Rien que des bourgeons duveteux cueillis, selon la légende, les nuits de pleine lune par des vierges nues avec des ciseaux d'or.

Quelle merveille ! Il est riche sans être confus.

Je retrouve des notes d'abricot sec, de noix, d'encaustique, de miel, quelque chose qui évoque très subtilement l'anis aussi.

Et une acidité un peu sucrée qui le fait long en bouche.

Je n'en fais pas le tour. On n'en fait jamais le tour. Selon les jours, l'état et les caprices du palais, il entraîne dans des promenades sur des sentiers toujours différents même s'ils sont de la même forêt.

Il a le pouvoir de m'asseoir en quelque sorte dans ma journée, de la rendre vivante mais posée, sûre d'elle. "La force tranquille" chère à Mitterrand.

1 juin 2017

En tapant la date, l'esprit vierge, il m'apparaît tout à coup que dans un monde pourtant friand de commémorations, il n'est pas fait allusion, ou si peu, aux événements de 1917. À la boucherie du Chemin des Dames qui fit quand même 200.000 morts parfaitement inutiles et aux mutineries et fraternisations qui s'ensuivirent en mai et en juin. Ce fut pourtant l'émergence de toute une prise de conscience pacifiste parfaitement illustrée par la célèbre

chanson de Craonne, censurée par l'État français jusqu'en 1974 et fort maltraitée encore aujourd'hui. Même dans les commentaires scandaleusement orientés de Wikipedia.

Cette leçon d'histoire vaut bien au moins un Keemun je présume ? Sa douceur chocolatée va me remettre de l'irritation chronique devant la bêtise et l'injustice des humains que cette évocation a extraite du coffre-fort où, d'habitude, je réussis assez bien à la tenir enfermée.

L'après-midi, je pense déjà à autre chose. Allez prendre vos humeurs, vos drames, vos tragédies au sérieux !

Le singe versatile que je suis s'est laissé refileur, un peu par défaut, un thé blanc népalais. Je me méfie un peu de cette origine inhabituelle mais il me tarde de le tester. À mon grand étonnement, je suis vampé. c'est le coup de foudre. Le début, je crois, d'une longue histoire d'amour.

2 juin 2017

J'aime me lever juste avant le soleil. Et



assister, un thé odorant à portée de ma main, à la mutation des choses, à l'inexorable progression de la lumière..

Comme la marée monte, le jour nouveau dessine, précise, découpe. L'air est frais et cristallin. C'est l'heure de l'illusion de la virginité.

La plupart des primates homo sapiens dorment encore.

Que la terre est belle sans eux ! Mes sens s'éveillent au fur et à mesure que la lumière croît !

Mais le Sencha que j'ai finalement sélectionné fait des caprices. Lui aussi progresse avec le lever du soleil. De transparent au palais, de léger, de parfumé qu'il était, il gagne, en tiédissant, en acidité et amertume. Il devient plus rugueux, plus rêche. Le prince charmant se fait grenouille.

Il est vrai qu'il se met au diapason. Le jour sera lui aussi tranchant, sans douceur. Il s'installe sur un ciel immaculé. Pas le moindre pompon de nuage. Ce sera Phoebus sans concession. Avec la dureté que sa lumière donne aux contours. Avec l'intransigeance de ses contrastes de couleurs.

Pour les gens du Nord, habitués aux

dégradés subtils des gris, au flou des brumes, aux nuances, à la douceur et aux mystère des formes qu'ils devinent, c'est presque une agression. Le paradoxe veut pourtant qu'ils accueillent le soleil en battant des mains. Mon fils du soleil levant, en fin de zhong, a gardé son nez mais m'a dérangé le palais. Il m'a bien préparé à la journée des humains.

Nom d'un gǒu ! En baladant mon frangin à quatre pattes, le torse à l'air vu la chaleur, je me suis fait bouffer par un taon particulièrement vorace. Mon dos est constellé de piqûres auxquelles une vieille allergie donne l'allure de pois chiches ! Ça démange à en grimper aux murs et il est hors de question de gratter !

Oui je sais, pommade aux corticoïdes, antihistaminiques, détente...

J'appelle à mon secours la déesse en fer de la compassion. Elle ne m'a jamais fait défaut. C'est donc un Tie Kuan Yin du Yunnan que j'ai à côté de moi. Celui dont le bouquet floral vous explose un peu la bouche. Il faut de la sensation sans mesure pour me distraire de ce prurit infernal.

C'est bon, c'est évident, c'est d'une pièce. Une

friandise. À défaut de me soulager elle me rassérène.

Assez pour que le vieux remède me revienne à la mémoire : scarifier et tamponner vigoureusement au vinaigre chaud !

Ça m'a toujours immédiatement soulagé et, répété, rapidement guéri.

Dire que, par empathie, par compassion, je culpabilise d'avoir tué la bestiole !

3 juin 2017

Je ne me réveille pas. D'ailleurs je n'en ai pas vraiment envie. Il fait froid. Enfin, froid pour la saison. Curieusement j'aurais trouvé cette température paradisiaque en hiver !

Je me suis machinalement préparé un golden Yunnan. Je pourrais le nommer, en parodiant le style des appellations chinoises : « martyr du matin » . Est-ce que je le goûte vraiment ? Il mériterait mieux que cette torpeur de l'esprit et des papilles. Je ne le bois pas, je l'avale. Les chinois disent : « boire comme un boeuf ». Jamais ça n'a été aussi vrai.

Voilà ! J'ai été déféquer. C'est signe que la viande au moins se réveille. C'est

encourageant. Je me sens un peu plus lucide. Je vais peut-être pouvoir retrouver le bien-être des aubes avec un autre distillat. Mais lequel ? J'ai fait cent fois le tour de cette armoire à thés ! Moi qui déteste la routine ! Tout l'art repose sur le repérage de celui que j'ai le plus longtemps oublié et qui soit néanmoins compatible avec le contexte...

Je pense au « Printemps sur le lac » mais ... La boîte est vide ! Juste à côté, il y a ce fabuleux blanc népalais si délicat. Je le vois mal assorti à mon palais encore un peu assoupi.

Un Sencha Yamato ? Pourquoi pas ? Il aura, en dehors des qualités gustatives que je sens encore un peu hors de portée, le mérite de sa teneur en théine.

À dieu vat !

Je suis chaque fois agréablement surpris par le toucher fluide et étonnamment soyeux de ces douces paillettes que mes doigts extraient du parallélépipède en fer blanc. C'est un plaisir en soie.

Je hume... Ben oui, c'est un Sencha...

Je goûte

Je suis vraiment mal luné.

Première impression désagréable. Quelque

chose comme un relent d'hydrocarbure.  
J'y reviens. Ça s'arrange. Pas affolant quand même. Je dois avoir le palais pavé ce matin. J'ai appris qu'en ce domaine, un jour n'est pas l'autre et que ce n'est pas le thé qu'il faut rendre responsable de cette mésentente entre lui et moi. C'est peut-être pareil avec les gens !

4 juin 2017

Je m'étire encore pour prendre ma place dans la douceur de matin d'été.

Ah ce Shangri La blanc du Népal ! Pour la seconde fois depuis que je fréquente le breuvage magique qu'est le thé, mais avec bien plus de raffinement encore qu'avec le Jade Oolong, je plonge dans Zola, dans la faute de l'abbé Mouret, dans le jardin du Paradou. Dans ces capiteuses odeurs de fleurs qui ont endormi définitivement Albine. Des roses, du seringa, du lotus.

Dieu que c'est sensuel ! Comme les préliminaires d'un coït voluptueux et raffiné. C'est un érotisme du goût !

J'ai confiance dans mon fournisseur. Sans quoi je le croirais « amélioré » par des arômes

artificiels !

Faire durer ! Doser, renouveler le plaisir du premier contact tout en se gardant de l'user. On n'y arrive pas d'emblée. Le désir est souvent une violence, une avidité qui gâche tout. Jouir s'apprend. C'est une sorte de discipline, un labyrinthe qui ouvre les portes de l'extase. Un art aussi, parce qu'il n'y a pas de recette, juste l'intuition... et l'expérience !  
Baiser les roses à l'aube !  
Que demander d'autre à la vie ?

Tiens ... pas trop traîner quand même. Au contraire de beaucoup, il perd de ses charmes en tiédissant. Ce n'est pas un drame, il retrouve simplement un peu le même goût végétal que mon "Home Tea". Mais c'est tomber de haut !

Au fond, il était temps ! C'est dimanche. L'invasion des touristes est imminente. Si je veux pouvoir aller faire mes amitiés à la forêt en toute sérénité et sécurité, il va me falloir m'ébrouer, déchirer le cocon des voluptés et sortir tant que le loup n'y est pas.  
Se mettre à soi-même un pied au cul est un exercice digne d'un vieux yogi mais dont la

pratique est indispensable. J'y vais !

Ouf ! J'ai échappé de justesse aux Huns en VTT et aux Ostrogoths en quad. Je me remets de mes frayeurs, de ma colère, de mon dégoût et de mon mépris avec un apaisant Pi Luo Chun. «Un tendre et trois fraîches». Mais il n'est plus très tendre et elles ne sont plus très fraîches, alors, il fait ce qu'il peut avec ce qu'il lui reste de ses subtilités aromatiques mais il n'empêche pas une rumination excédée sur ce que les choix de la nouvelle religion (entendez le néo-libéralisme) ont fait du monde. Ça dure. Je me laisse emporter par les mots, j'invective. Je sais, que c'est vain mais ça soulage un peu.

Et le Pi Luo Chun dans tout ça ?

Ben il surnage comme il peut. Il ne se formalise pas de mon manque d'attention, il persiste calmement. Il m'attend. Il s'évertue avec le souvenir des fleurs des fruitiers dont il a jadis capté le parfum mais que je ne retrouve plus guère.

Il m'invite quand même dans sa bulle.

5 juin 2017

Mon regard erre sur l'aube comme d'habitude. Le verger est encore nu. Je crains qu'il ne s'habille plus vraiment . Ni d'insectes, ni d'oiseaux. Il y en a de moins en moins. Je regarde un tableau à mon mur. Peint à la même époque au même endroit il y a vingt ans. Il n'était que riche foisonnement bourdonnant. Heureusement qu'il reste des fleurs. Pour combien de temps ?

Quand mes parents parlaient de leur nostalgie d'un monde disparu, ils faisaient allusion au changement des moeurs. Je n'aurais jamais imaginé que ma nostalgie à moi porterait un jour sur la disparition de la nature !

Un monde s'écroule ! Je peux ou me lamenter ou tâcher de m'y aménager une vie pour les années qui me restent.

J'y songe en compagnie d'un Sichuan. Il n'est pas très raffiné mais il est goûteux et je n'ai pas envie, aujourd'hui, de me perdre en subtilités. Une fois de plus, «ce qui est, est». Et ça vient de me sauter à la figure. Le thé et ses variations parfois imprévues m'auront appris ça aussi. Je me souviens de n'en avoir qu'une seule fois viré une tasse dans l'évier. Parfois, même devant une forte amertume, j'ai persévéré. Ne fût-ce que pour essayer de



comprendre pourquoi certains peuples recherchent, eux, cette sensation que je trouve, moi, parfaitement insupportable. Par exemple, je sens bien que mon Pi Lun Chun tire à sa fin. Il est de la récolte de l'année dernière et les derniers grammes gisent au fond d'une boîte en fer blanc beaucoup trop grande pour eux. Ce n'est pas un Pu'er, et, comme moi, il supporte mal de vieillir. Il me faut vraiment beaucoup d'attention, voire d'imagination pour y retrouver la trace des fruitiers qui ont été ses compagnons d'enfance. Il s'est même imprégné d'un goût de brûlé très dominant. Je pourrais mettre à la poubelle ce fond de boîte, mais ça ne me ressemble pas. Je vais le considérer comme un autre thé, comme une autre variété et l'explorer.

Décidément, sur cette planète assotée, en l'absence de toute croyance, de tout sens perceptible, je n'ai trouvé pour m'aider à survivre dans un certain bien-être que de m'accrocher à la curiosité et au présent, père de l'acceptation.

Voilà l'occasion de mettre ces belles théories en pratique. Je me suis trompé de dosage et

de température. Le Tamaryokusha sur lequel je comptais pour un sourire d'après-midi est plat et terne. J'ai prolongé l'infusion sans beaucoup de succès. Est-ce vraiment lui ou est-ce mon palais qui fait un caca nerveux ? Au nez, pourtant, il est resté parfaitement reconnaissable. Et en tiédissant il retrouve ses couleurs mais comme forcées. C'est un corset, ce n'est plus une guêpière. Je décide que ce sera un plaisir tout de même. Pas celui que j'attendais, mais un plaisir...

Peut être aussi qu'une merveille chasse l'autre. Depuis que j'ai découvert le Shangri La népalais ( tiens ... nez, palais !) Les autres ont perdu de leurs vertus.

Ce fut un long relais depuis que je suis tombé en amour avec le thé. Ça a commencé par la Yin Zhen qui me semblait au sommet de ce que qu'on pouvait demander à un breuvage, puis j'ai été bleu (comme il se doit) du Jade Oolong, puis du Men Ding Huan Ya puis du Pi Luo Chun puis de ma préparation atypique de Jin Tsu Mao Jian puis j'ai découvert le Tamaryokusha, le Jin Xuan Oolong et finalement ce Shangri La qui me paraît surpasser tous les autres... pour combien de

temps ?

6 juin 2007

Il y a 26662 jours c'était le débarquement de Normandie et... il y a 11322 jours que j'abandonnais définitivement ma cave à vin pour faire de la place à mon armoire à thés. Pour fêter ça, le temps a viré au froid, à la pluie, au vent.

Je devrais être d'excellente humeur pour commémorer ces deux anniversaires et je ne le suis pas.

L'Assam purement utilitaire du matin est suivi, plus par habitude que par envie, d'un Mao Feng élu par bof et par défaut.

J'aurais tout aussi bien ingurgité de l'eau chaude ou cette décoction agressive de tous les remugles infernaux qu'est le café.

D'ailleurs, je suis d'une humeur de chien. Il n'est pas dix heures et j'ai déjà engrangé deux engueulades.

Il n'y a rien d'autre à faire que d'attendre que ça passe.

Le thé demande un minimum de calme, de réceptivité, d'écoute. Je suis nerveux, fermé et sourdine. La cause est entendue.

7 juin 2007

Un adage dit : « quand tu as plus de soixante-cinq ans et que tu te lèves sans avoir mal quelque part, c'est que tu es mort ». Je dois être bien vivant !

L'aube grisâtre, venteuse et mouillée n'a rien de romantique. Et, pourtant, mon Yunnan d'or fumant à côté de moi, je n'ai pas l'impression, comme c'est parfois le cas, d'un lever qui soit un départ au combat. Par contraste, je trouve mon thé caressant, « gemütlich ». Je pourrais dire « cocoon » mais le franglais me fout les boules !

Rien ne m'attire dehors. La douleur physique me rend vierge (si,si), sans projet, disponible. Parfois, quand j'étais plus jeune, dans des cas pareils, je jouais à me rendre dans une gare, à choisir un quai au hasard et à monter dans le premier train venu. Il était bien rare qu'il ne m'arrive pas quelque chose d'inattendu. Après, bien entendu, que j'aie joué, devant le contrôleur, le con affolé qui s'est gouré de quai.

Mais bon, voilà... Ma maison n'est pas une

gare et, une fois de plus il ne s'est rien passé. J'avais prévu de faire des tas de choses passionnantes aujourd'hui. C'est foutu et je m'emmerde un peu. D'habitude, je rattrape ça par la contemplation. Aujourd'hui, elle me fout les boules la contemplation. Encore faudrait-il avoir quelque chose d'intéressant à contempler. Le chien et moi on se contemple l'un l'autre. Intensément. C'est bien joli mais un peu limité. Pas pour lui. Pour moi seulement. Jamais content !

Je me suis fait un Taï Ping Hou Kui, histoire de remplir le vide. Je le déguste à tout petits coups, pour le faire durer. Comme je le fais toujours infuser dans un verre transparent, je le contemple un peu aussi. Ah ! Ses longues feuilles lancéolées ! Ben oui ... lancéolées... Je contemple. Bien ! Et alors ? Et après ? Sans doute devrais-je me lever, faire fi des douleurs et de mon malaise général et sortir le poilu qui, comme le dit élégamment un pote à moi a "la taupe qui pousse au trou". Le temps de finir mon thé dont les vertus gustatives valaient mieux que mon accueil renfrogné et j'y vais !

8 juin 2017

je réalise que j'avais commencé une première partie de ce journal du thé il y a deux ans à peu près à la même époque.

Je la trouve curieuse, cette coïncidence. Je trouve curieux aussi de me lasser de cette écriture régulière et obligatoire après presque le même nombre de pages. Je sens pourtant qu'il me faut à nouveau laisser là pour un temps ce journal. C'est encore une fois le thé qui me donne le signal. Le Yin Zhen ou le Pi Luo Chun ont encore plus mal vieilli que moi et, de surcroît plusieurs de mes boîtes sont vides. Les nouvelles cueillettes sont disponibles. Il me tarde de les tester.

J'ai bu mon Ceylan TGFOP avec plaisir, en phase avec mon lever sur le mode actif. Je me suis réveillé au soleil, dans le vent, avec des fourmis dans les pattes. Je m'en vais faire mon marché et mes dégustations. Nul ne sait, même pas moi, si j'en reviendrai jamais.

À tout hasard, je vous fais les salutations d'usage.

Soyez heureux et pour cela soyez adaptables. Il y a toujours du plaisir quelque part. Ne fût-

ce qu'avec un peu d'eau, des feuilles et du feu.

Lécrivain